

JOAN SALES

GLOIRE INCERTAINE

roman traduit du catalan
par Marie Bohigas et Bernard Lesfargues

Jacqueline Chambon

Gloire incertaine

Titre original :
Incerta glòria
Éditeur original :
Club Editor, Barcelone, 1956, 1971
© Nuria Sales Folch, 1983
publié avec l'accord de SalmaiaLit, agence littéraire

Photographie de couverture :
© Robert Capa © International Center of Photography / Magnum Photos

© ACTES SUD, 2018
pour la présente édition
ISBN 978-2-330-11647-7

JOAN SALES

Gloire incertaine

roman traduit du catalan
par Marie Bohigas et Bernard Lesfargues

Jacqueline Chambon

Avant tout, il faut ici adopter la précaution des médecins de ne jamais prendre le pouls sans s'être assuré que c'est celui des patients qu'ils prennent et non le leur...

Vigilius Haufniensis
(Copenhague, 1844)

CONFESSION DE L'AUTEUR

The uncertain glory of an april day... Tout dévot de Shakespeare connaît ces mots – et si je devais résumer mon roman en une seule ligne je ne le ferais pas autrement.

À un certain moment de la vie, on a l'impression de se réveiller comme d'un rêve. La jeunesse est derrière nous. Bien sûr qu'elle ne pouvait pas durer éternellement ; être jeune, qu'était-ce au juste ? *Ma jeunesse ne fut qu'un ténébreux orage*, dit Baudelaire ; peut-être toute jeunesse n'a-t-elle jamais pu être qu'un ténébreux orage zébré d'éclairs de gloire, d'incertaine gloire, un jour d'avril.

Un obscur élan nous pousse à travers ces années tourmentées, difficiles : nous cherchons, consciemment ou pas, une gloire que nous ne saurions définir. Nous la cherchons dans bien des choses, mais surtout dans l'amour – et dans la guerre, si la guerre croise notre chemin. Tel fut le cas de ma génération.

La soif de gloire, à certains moments de la vie, se fait douloureusement aiguë, d'autant plus aiguë que la gloire dont nous sommes assoiffés est incertaine – je veux dire, énigmatique. Mon roman tente précisément de saisir, chez certains de ses personnages, quelques-uns de ces moments. Avec quel résultat ? D'autres que moi le diront.

Mais je sais qu'il sera beaucoup pardonné à celui qui aura beaucoup aimé. Autrefois, il y avait plus de ferveur pour saint Dîmas et sainte Marie-Madeleine ; c'est qu'il n'y avait pas tant de pédanterie dans l'air et les gens n'essayaient pas de cacher sous des thèses, des messages ou des théories abstraites le fond passionné que nous portons tous en nous.

Nous sommes des pécheurs assoiffés de gloire. Car la gloire est notre fin.

Barcelone, décembre 1956

Première partie

Que voyez-vous ? Je vois, dit Andrenio, les mêmes guerres intestines aujourd'hui qu'il y a deux cents ans...

Gracián, *Criticón*

I

Cito uolat, aeterne pungit.

Castel de Olivo, 19 juin

Ma santé est excellente mais je rechigne comme un enfant malingre.

Je ne vais pas te raconter ce que j'ai souffert à servir dans une division qui me déplaisait. J'obtiens ma mutation, j'arrive plein d'enthousiasme… et tout m'accable encore une fois.

Je pensais trouver Juli Soleràs. On m'avait dit qu'il était à l'hôpital de campagne, blessé ou malade, je ne sais pas, mais voilà qu'il en est déjà sorti. Et pas un visage connu parmi tous ceux que la guerre fait défiler devant mes yeux, dans une incohérente fantasmagorie, depuis qu'elle a commencé.

Le lieutenant-colonel commandant la I^re^ brigade m'a sévèrement interrogé sur les motifs de mon retard. Il était normal qu'il le fasse, vu la différence de dates entre l'ordre de départ et mon incorporation ; il s'est contenté de cette raison toute simple : une angine. Pourtant, son accueil m'avait sapé le moral. Espérais-je donc être reçu à bras ouverts ? Nous ne savons rien des autres et peu nous importe ; par contre, nous voudrions que les autres nous connaissent à fond. Notre aspiration à être compris ne peut se comparer qu'à notre manque d'intérêt pour comprendre qui que ce soit.

Parce que, je ne te le cacherai pas, les gens que je vois ici me sont profondément indifférents. Si au moins ils m'étaient antipathiques !

Tout bien réfléchi, le lieutenant-colonel avait des raisons de se méfier de moi. Un officier qui sert dans une unité au combat et

qui se fait affecter à une autre en cours de réorganisation, qui restera par conséquent des semaines et peut-être des mois loin de la première ligne, pourrait inspirer des commentaires malveillants. Dans ces brigades régulières, on ne peut pas imaginer l'enfer que sont les brigades improvisées avec des évadés du bagne ou de l'asile et dirigées par des illuminés délirants. Il faut avoir vécu ça pendant onze mois, comme c'est mon cas.

Je pense à ces mulets couverts de plaies et de mâchures, les stigmates laissés par le frôlement des harnais ; je pense à ces mulets de gitan dont la vaste résignation ne laisse pas d'avoir quelque chose de commun avec celle d'un ciel crépusculaire. Un jour, et puis un autre jour à traîner la tribu vagabonde par des chemins qui n'en finissent pas, sans le moindre espoir de justice. Qui rendra justice à un mulet de gitan ? La postérité ?

La vie nous use, comme les harnais la peau du mulet. Parfois je me demande avec horreur si les blessures que nous fait la vie ne dureront pas autant que la vie elle-même. Ou plus. Ces onze mois d'enfer…

Il semble que je vais être affecté au quatrième bataillon, à organiser totalement. En attendant, je dois prendre mon mal en patience dans ce village, un trou perdu, et j'ai tant de choses à te raconter ! En t'écrivant je me soulage, même si mes lettres ne doivent jamais te parvenir. Ne me dis pas le contraire, notre famille t'écœurait autant que moi, et tu t'es fait frère de Saint-Jean-de-Dieu pour la même raison que je suis devenu anarchiste. En quoi notre oncle ne se trompait pas.

20 juin

Ce matin au réveil, la vie me paraissait à nouveau digne d'être vécue. Et tout ça parce que j'ai un coin à moi seul. Je loge dans le grenier d'une maison paysanne dont la galerie donne sur des jardins maraîchers. Au milieu des jardins scintille la rivière, le Parral. Je suis sous les combles ; allongé sur le lit, je vois les chevrons tordus et rougeâtres – de pin ou de sabine – et le lattis de roseaux à travers lequel on aperçoit les tuiles. Le sol nu tremble sous les pas. Les murs gardent la trace de bien d'autres officiers qui ont logé là

avant moi, au cours de cette année de guerre. *Y'a de jolies gonzesses dans ce patelin*, voilà ce que je peux lire, écrit au crayon, au chevet de mon lit. Pensée profonde ; je n'ai pas encore eu le temps de vérifier si elle est véridique. Il y a quantité d'autres inscriptions, toutes relatives à l'élément féminin du village, mais bien moins lapidaires. Certaines sont illustrées de dessins si schématiques qu'on dirait des cartes d'opérations.

Des broutilles, tout ça. Chaque matin, le soleil de juin pénètre par la galerie jusqu'au fond du grenier et transfigure tout sur son passage ; il porte avec lui les effluves des jardins : sainfoin fauché, fientes fraîches, d'autres sont plus difficiles à préciser. Mon grenier a son fumet, en des temps meilleurs on y élevait des lapins. Leur odeur tenace ne me gêne pas ; au contraire, elle me tient compagnie.

21 juin

Je me suis avancé jusqu'à Parral del Río, on m'avait dit que j'y trouverais Juli Soleràs.

C'est un petit village que la guerre a rasé, personne n'y habite. À peu de distance se trouve une position retranchée avec quelques nids de mitrailleuses, en béton, que sa compagnie occupe. Mais il n'y était pas. J'ai été reçu par un lieutenant qui fait fonction de capitaine de la compagnie : une bonne quarantaine, des bottes de chasseur à la Tartarin, la démarche lourde, il a toujours à la bouche une pipe en forme de S. Ses petits yeux tout noirs, bridés comme ceux d'un Mongol, vous scrutent de biais, avec un air matois, jusqu'à la moelle des os tandis que leur bon gros de propriétaire tire sur sa pipe comme si de rien n'était.

– Vous êtes amis ?

– On se connaît depuis longtemps. Nous avons fait ensemble le lycée et la fac.

– Tu sais, je suis pour la culture, moi – il prononce les *s* avec un drôle de chuintement, il doit porter un dentier ; j'aime les hommes qui ont fait leurs études. C'est pour ça que j'ai pris une place d'appariteur à la Faculté des Sciences, les sciences m'ont toujours attiré. Tu comprends, je venais d'avoir trente-cinq ans, ce

n'est plus un âge pour rester à la Légion. C'est bon pour les jeunes qui veulent vivre. Moi, je peux te dire que je le regrette encore ; il y a des filles, en Afrique, qui te laissent de ces souvenirs… mais ce n'est pas bien de parler de soi, soyons modeste. L'Afrique, franchement, c'est de la cochonnerie : pas d'hygiène et pas de culture ! Tu peux me croire, une chaire d'appariteur est bien préférable.

Je n'invente rien : il parle de sa « chaire » avec un aplomb parfait, sans sourciller. Entre ses dents artificielles, le mot « chaire » fait des glouglous d'oiseau aquatique, à supposer qu'un bec soit capable de l'articuler. Une fois en possession de sa chaire d'appariteur, il s'est cru en devoir de « faire une tournée pastorale » (ce sont ses mots) dans tous les bourgs et les villages du Val d'Aran à la recherche d'un premier amour – à cause duquel il avait jeté sa soutane aux orties car, naturellement, cette vie exemplaire avait débuté au séminaire. Notre homme était entré d'un pied sûr dans la voie de la culture et du saint mariage, il y a de cela dans les sept ans. Mais j'étais monté à Parral del Río pour avoir des nouvelles de Soleràs, pas pour la vie et les miracles du lieutenant Picó.

– Soleràs ? Ça serait long à raconter. Ce n'est pas qu'on l'ait dégradé, mais il a un caractère tellement bizarre qu'on ne peut lui confier aucune responsabilité d'officier. Je lui fais tenir la comptabilité de la compagnie.

– La comptabilité ?

– Accompagne-moi à la baignade et je te dévoilerai ce mystère. De toute façon, les autres aussi te l'apprendraient, dans la brigade tout le monde connaît l'histoire des *Cornes de Roland*.

Tout en bavardant, nous descendions vers le Parral, qui coule entre trois ou quatre rangées de peupliers centenaires. Le lieutenant-capitaine Picó qui, on l'aura compris, est autant pour l'hygiène qu'il est pour la culture, a fait construire une digue avec des sacs remplis d'argile. L'eau ainsi retenue forme un bassin assez grand, profond d'environ deux brasses. C'est, je ne fais que répéter ses termes, une installation hygiénique. Il y avait une bonne vingtaine de soldats, complètement à poil, qui prenaient le soleil ; à notre arrivée ils se sont mis en rang par quatre, au garde-à-vous. La scène était surprenante et, disons-le, grotesque. Picó, avec sérieux,

les a passés en revue ; il en manquait un, il s'est informé du motif : « À l'infirmerie de la brigade, pour des soins intimes » (cette compagnie de mitrailleurs n'étant affectée à aucun bataillon doit avoir recours au médecin de la brigade). « Rompez les rangs ! » À ce cri poussé par le lieutenant-capitaine, les deux douzaines d'Adams sans feuilles de vigne ont plongé dans la piscine.

– Si je ne les menais pas à la trique, il y en aurait beaucoup qui ne se baigneraient pas de toute leur saloperie de vie. Je les ai repérés. Déshabille-toi sans faire de manières – et il me donnait l'exemple. Chez nous, pas besoin de cache-sexe, au contraire ; cette histoire des parties honteuses, crois-moi, la honte, ça serait qu'on n'en ait pas. Je veux en finir avec les poux et les romans pornos, les deux fléaux de la guerre, Napoléon le disait déjà.

Nous prenions le soleil allongés sur l'herbe. C'est alors qu'il m'a raconté l'histoire de Soleràs.

– Un garçon d'une grande culture, c'est pour ça que je tenais à l'avoir à la compagnie, mais sale comme un porc. Je ne me souviens pas qu'il se soit jamais baigné depuis qu'il est avec moi. Les menaces n'y font rien et tu ne sais jamais ce qu'il va te sortir. Il commandait une position qui se trouve à l'écart des autres ; c'est un malpropre, il n'avait pas fait poser de grelots aux barbelés. Une nuit de brouillard, les autres y ont pratiqué une brèche à la cisaille ; au petit jour, ils attaquaient par surprise. Pris de panique, les soldats décampaient, Soleràs est resté seul. Il faut dire qu'il est myope, mais il tire comme un tigre. Il s'assoit sur une des pièces et se met à descendre des fachos que c'en était un régal.

– À lui tout seul ?

– Avec l'ordonnance et deux des servants de la pièce. Les brouillards revenaient, tout rentrait dans l'ordre et moi j'avais même commencé à pondre un rapport où je proposais qu'il soit promu lieutenant, accroche-toi : il y a une nouvelle attaque, les soldats se défendent, et cette fois c'est mon Soleràs qui les laisse tomber.

– Explique-toi.

– On l'a trouvé quelques heures plus tard, après l'avoir longtemps cherché, planqué dans une grotte. Il lisait un gros bouquin porno qu'il a vite fourré dans sa poche.

– Alors, comment sait-on qu'il s'agit d'un livre porno ?

– À cause du dessin. Le dessin sur la couverture. C'est un livre avec des illustrations. Et puis tout le monde le connaît dans cette brigade : *Les Cornes de Roland*. Il y en a qui le savent par cœur ! Tu peux bien penser que… On aurait dû le fusiller, mais qui en aurait eu le courage ? Lui donner de l'avancement d'abord, puis le fusiller. Un garçon si cultivé…

De Parral del Rio à Castel de Olivo, c'est huit kilomètres de descente ; une promenade délicieuse, on longe tout le temps la rivière. Je me sentais heureux dans ce silence, dans cette solitude. J'étais à un quart d'heure des aires de battage qui se trouvent aux abords du village ; je me suis assis sous un énorme noyer, le plus grand peut-être que j'aie jamais vu, et je me suis mis à croquer des noix tendres. Tendres, trop tendres, j'en avais les doigts tout jaunes et imprégnés de cette odeur amère qui fait penser à une substance pharmaceutique ; tout le plaisir consistait en cela, sentir aux doigts et à la bouche toute l'amertume pharmaceutique de la nature.

Il se faisait tard. Un loriot chantait, caché dans l'épaisse frondaison du noyer ; parfois je l'apercevais, tel un éclair jaune. La tête hors de l'eau, un crapaud essayait timidement l'unique note de sa flûte ; la brise agitait le plumet des roseaux et Vénus, à l'horizon, semblait cette larme de verre que les Vierges des Douleurs de l'époque baroque portent enchâssée dans la joue. Mais il se tromperait bien, celui qui viendrait à Castel de Olivo chercher le Paradis Perdu du baroque. Ces paysages du Bas-Aragon sont douloureux mais pas vraiment baroques ; comme je n'y étais jamais venu, ils me déconcertent. Contrairement à ce que l'on croit, ils sont très différents de ceux de la Castille, où j'ai passé le plus clair de ces onze mois. Les premiers jours, je m'y perdais, jusqu'à ce que je découvre que ces paysages n'appartiennent pas à l'espace mais au temps ; ce ne sont pas des paysages, ce sont des instants. Il faut savoir les regarder comme on regarde un instant, comme on regarde droit dans les yeux l'instant qui passe.

Une fois leur secret découvert, je ne les échangerais pour aucun paysage au monde.

Soleràs a des côtés vraiment étranges. L'histoire de la grotte et des *Cornes de Roland* ne m'a pas surpris. Elle m'a plutôt déçu ; je m'attendais à quelque chose de plus retentissant.

Déjà, à la fin de nos études secondaires, il avait l'air d'un homme sans âge. Je soupçonne qu'il ne s'entendait pas avec sa famille ; cette coïncidence fut un des motifs qui nous lièrent. Tout d'abord, quelle était sa famille ? Mystère ! Apparemment une vieille tante et personne d'autre ; il évitait toujours ce sujet. Autant que je me souvienne, il ne m'a jamais parlé d'aucun autre parent ou parente. Une tante âgée, vieille fille, favorisée de visions : sainte Philomène lui apparaît et lui parle (en castillan, bien sûr). J'ignore où il habitait, j'ai l'impression qu'il en avait honte. Honte de quoi ? La tante doit être riche : pour fêter son bac, elle lui a grassement payé un joli voyage – Russie, Hongrie et Bulgarie. Les pays, c'est lui qui les a choisis – pas question d'Angleterre, de France ou d'Italie ! Il voulait de ces pays où personne ne se rend jamais ; avec les livres, c'était pareil : Schopenhauer, Nietzsche, Kirkegart (je ne sais pas si ça s'écrit comme ça) ; à part lui, je me demande si quiconque a jamais eu la patience de se les taper.

D'un autre côté, pour quelle raison avait-il honte de sa tante s'il a précisément un faible pour les gens bizarres ? C'est lui qui m'a initié aux arcanes du spiritisme, de la théosophie, Freud, l'existentialisme, le surréalisme et l'anarchisme ; quelque chose de tout ça pouvait paraître nouveau à l'époque – lorsque nous achevions nos études secondaires, en 1928, il y a près de dix ans. Le marxisme, il me disait toujours que ça n'avait pas le moindre intérêt, que c'était d'un ordinaire à pleurer : « Peu d'imagination, précisait-il. Ne fais jamais confiance à quelqu'un sans imagination : à tous les coups il te barbe. » Par contre, les perversions sexuelles l'intéressaient beaucoup ; il connaissait des individus atteints de diverses manies et, chaque fois qu'il en découvrait une, il ressentait cette euphorie du collectionneur qui a mis la main sur un exemplaire inconnu.

Comme par ailleurs la tante visionnaire ne lui mesurait pas l'argent, il pouvait forcer sur le tabac et la boisson, encore une chose qui l'auréolait de prestige à nos yeux de seize ans. Il voulait même nous faire croire qu'il fréquentait des maisons *non sanctae*

et qu'il se piquait à la morphine, pour se donner de l'importance ; mais on voyait bien qu'il frimait.

C'est par lui que j'ai connu la famille de Trini : le père et la mère instituteurs, un frère qui étudiait la chimie, tous anarchistes. Ils habitaient, rue de l'Hospital, un appartement sombre et délabré. Le salon était petit, tapissé d'un papier couleur sang de bœuf particulièrement déprimant ; il y avait quatre fauteuils à bascule viennois et une table noire à dessus de marbre blanc ; lorsqu'on était plus de quatre à s'y trouver, il fallait s'asseoir sur le divan où dormait Trini, tellement l'appartement était exigu. Mais c'étaient les gravures qui me frappaient le plus, des gravures encadrées, accrochées aux murs, une surtout, une allégorie de la République fédérale, avec une photo de Pi i Margall* coiffé du bonnet phrygien, entre deux matrones mamelues : *Helvetia*, indiquait l'une, *America*, l'autre. Cela datait du temps du grand-père de Trini ; un fédéral de toute la vie. Je n'avais jamais fréquenté une maison pareille et ces choses-là m'amusaient parce qu'elles étaient nouvelles à mes yeux. Quant à lui, je ne pense pas qu'elles l'aient amusé pour une autre raison.

Mardi, 22 juin

À propos de gravures, je suis obsédé par celle que la maîtresse de la maison où je loge a dans sa salle à manger. C'est une chalcographie, du début du siècle dernier me semble-t-il, qui représente la Vierge des Sept Douleurs – une Vierge d'époque baroque précisément, avec une énorme larme sur chaque joue et sept poignards plantés dans le cœur.

– Vous regardez beaucoup cette gravure, m'a dit la patronne tout en me servant le déjeuner. La patronne a franchi la quarantaine, mais elle est bien en chair, fraîche, blonde ; elle a servi de longues années à Barcelone et parle le catalan mieux que bien des

* Francesc Pi i Margall (1824-1901), leader du Parti Républicain Démocrate Fédéral, député sous la Ire République puis chef du gouvernement, il fut le maître artisan de la Constitution fédérale de 1873, jamais entrée en vigueur. *(Toutes les notes sont des traducteurs, à l'exception de celles portant la mention* N.d.A., *qui sont des notes de l'auteur.)*

nôtres. Quoi ? Vous n'aviez jamais vu de madones avec ces sept poignards ? C'est la Vierge d'Olivel, elle est très vénérée dans le pays. On a une grande confiance en elle, on la prie pour les ménages qui ne vont pas, pour les ennuis de famille…

Elle a poussé un soupir tout en la regardant en coin.

– Toutes les femmes d'ici, on porte ces poignards plantés dans le cœur. Notre vie n'en est pas une. Pauvre Vierge d'Olivel ! Elle non plus, on ne l'a pas laissée tranquille, qui sait où elle se trouve ! Et moi aussi, je voudrais être bien loin.

– Vous n'aimez pas ce pays ?

– Que voulez-vous que je vous dise, il n'y a rien comme Barcelone. Je regrette le temps où j'étais domestique, ces bandes de jeunes les dimanches après-midi, ces chansons si animées… vous ne vous souvenez pas de la fontaine du Chat et de la Marieta à l'œil vif ?

Elle a commencé, j'ai suivi, et tous les deux nous nous sommes lancés dans

Baixant de la font del gat
*Una noia, una noia**…

mais elle, quand nous nous sommes arrêtés de chanter cette chanson nunuche, elle avait les larmes aux yeux.

– Mais ici vous êtes la patronne, ai-je fait.

– De quatre bouts de terrain. Moi, en dehors de Barcelone… Ici tout est triste et sale. Vous verrez bien. Et je ne suis pas la seule, non, pour toutes celles qui ont travaillé à Barcelone, c'est la même chose. Nous sommes quatre. Si je vous disais qu'entre nous on parle catalan. Ça nous donne l'impression de revivre le bon temps, de redevenir jeunes.

– Je trouve que vous exagérez.

– Bah, quand vous aurez vu que dans ces villages les femmes mangent debout parce que s'asseoir à table est réservé aux hommes,

* En descendant de la fontaine du chat
Une fille… une fille…

et qu'elles ne peuvent pas boire de vin en présence d'un homme, serait-ce leur…

– Vous le dites pour de bon ?

– Et comment ! Demandez donc à vos camarades qui sont là depuis des mois. Les bourdes qu'ils faisaient au début en attendant que les femmes s'assoient pour commencer à manger ! Inviter une femme à s'asseoir, c'est la prendre pour une…

– Vous faites bien de me prévenir. À chaque terre sa manière.

– Oui, mais le pire, c'est la saleté. Une femme qui se baigne, elle est cataloguée, parce que dans nos contrées il n'y a que les catins qui le font. Il y en a eu une, il y a quelques années, une de mon âge ou un peu plus, qui avait servi aussi à Barcelone. Elle était venue, pour la fête du village, passer quelques jours avec ses parents. C'était au mois d'août, il faisait chaud, elle était descendue du train noire d'escarbilles. Elle a pensé que le cuvier à lessive ferait l'affaire, à même la cuisine. Que n'avait-elle pas fait ? Sa mère entre, la surprend accroupie dans le cuvier, elle prend une trique et, pim-pam, elle met le cuvier en morceaux. Le père dormait, c'était l'heure de la sieste, on l'appelle le *Cagorcio**, vous voyez le surnom. Il entend le bruit, il se lève du pailler et savez-vous ce qu'il fait ? Il maudit sa fille et la flanque à la porte.

– Diantre, on a dû cancaner au village.

– Au village ? Vous voulez savoir les commentaires ? « Crédieu, le *Cagorcio*, c'est un homme qu'a du cœur au ventre… »

– Et qu'est devenu ce père de famille exemplaire ?

– Volontaire… dans l'autre camp.

– Et la fille ?

– Ce serait long à raconter, et à quoi bon ? D'abord elle est revenue à Barcelone, à la maison qui l'employait ; après… les gens ont beaucoup jasé, mais à Castel de Olivo on ne l'a jamais revue. Elle vit dans un autre village, précisément à Olivel de la Virgen – et elle me désignait l'image de la *Dolorosa*. J'ai eu l'impression

* Appellation péjorative formée à partir du verbe *cagar* (chier, ou caguer en français occitanisé).

qu'elle taisait quelque détail important touchant la fille du *Cagorcio*, mais en fin de compte que m'importe cette histoire si stupide ?

Cette femme doit avoir en partie raison, j'ai vu un spectacle surprenant : les filles du pays moissonnant un champ d'avoine. Sous un soleil brutal, dépoitraillées, en sueur. Je me suis demandé si ça ne serait pas dû à la guerre, au manque d'hommes, mais non : il n'y a pas encore eu de mobilisation, les seuls garçons du village qui soient au front sont des volontaires – très peu et en zone ennemie, comme le *Cagorcio*. Il faut savoir qu'ici on ne nous appelle pas les républicains mais les Catalans, *« los catalanes »* ; si bien que les sympathies ou les antipathies n'ont rien à voir avec ce que l'on pense à Barcelone (si tant est qu'à Barcelone on pense quelque chose de cohérent), mais selon les sympathies ou les antipathies que la Catalogne leur inspire. Les derniers arrivés, cela nous surprend, mais c'est ainsi. Donc les femmes moissonnent parce que les femmes ont toujours moissonné, la patronne m'a dit encore que ce sont elles aussi qui font le dépiquage sur les aires, qui vendangent, qui ramassent le fumier. Et ces filles, elles seraient bien appétissantes si les coups de soleil et les lourds travaux ne les fanaient précocement ; et la saleté… À vingt ans elles paraissent vieilles. Beaucoup sont des blondes aux yeux clairs ; ici, manifestement, est très présente cette race qu'on dit nordique.

Soleràs aussi a disparu, comme la fille du *Cagorcio*. Dire que je me suis fait affecter à cette brigade pour le voir, pour être près d'un ami ! J'en viens à soupçonner qu'il m'évite ; sinon, comment expliquer que je ne puisse jamais le rencontrer ?

Mardi, 23

Il est venu me voir dans mon grenier. Il était temps !

Maigre, jaunâtre, imberbe, myope : le Soleràs de toujours. Je me suis levé de ma chaise pour lui donner l'accolade ; mais lui, après m'avoir examiné d'un air méfiant, s'est contenté de grommeler :

– Il n'y a quand même pas de quoi.

Je lui ai dit que j'avais sollicité cette affectation pour que nous soyons ensemble.

– Bah, tu finiras par me haïr comme tout le monde. Ici, personne ne peut me piffrer, du commandant au dernier pou de tranchée.

Il a toujours la même voix, profonde, de basse, qui parfois – surtout quand il veut se moquer de quelqu'un – marque une emphase oratoire.

– Je te considère comme mon meilleur ami.

– Eh bien, figure-toi, je venais précisément pour te dire que, toi et moi, on ne devrait plus se voir, que c'est idiot de se voir. J'ai su que tu me cherchais. C'est idiot, fabuleusement idiot.

– Et pourquoi idiot ?

– Précisément parce que je suis ton meilleur ami.

Il riait en disant cela, de son petit rire fêlé qui fait penser au gloussement d'une poule couveuse.

– Tu veux que je te déteste, Juli, lui ai-je dit, un peu excédé par ses énigmes. Je ne comprends pas pourquoi tu y tiens tellement ; c'est une nouvelle manie ?

– Mon pauvre Lluís, si tu pouvais t'imaginer… Je suis sous-officier d'ordinaire. Tu sais ce que c'est, un sous-officier d'ordinaire ? Non, tu ne le sais pas. Moi-même je l'ignorais, avant d'en être ; nous sommes si nuls en militairologie, et pourtant ça fait onze mois que nous y sommes plongés jusqu'au cou ! Un sous-officier d'ordinaire est… comment te dire ? Comme une sorte de commis épicier. C'est pour ça que nous sommes venus à la guerre ? Je tiens le compte des pois chiches.

– Je suis au courant. Très étrange, je reconnais.

– C'est Picó qui t'en a parlé ? Un homme pratique, ce Picó ! Si tu savais comme ça me dégoûte, les hommes pratiques… Ce sont les maîtres du monde, et moi, ce monde, je m'en branle. Mmmh… Des hommes pratiques ! Incapables de comprendre qu'on s'en aille quand on en a envie ! Pourquoi rester, du moment que pour moi ça n'avait plus aucun intérêt ? Est-ce qu'on lit deux fois le même roman ? Une émotion perd de sa force si elle se répète. Répéter fatigue. Il y a des exceptions, naturellement ; il y a d'honorables exceptions. C'est comme dans la grammaire : devant *e* et *i* on écrit toujours *g*, avec d'honorables exceptions, comme Jéhovah, Jésus et Jérémie.

– Tu n'amuses que toi, comme toujours.

– Quand j'avais douze ans, ma tante m'a emmené passer un été à La Godella, une propriété à elle. Il y avait une grotte avec des stalactites et elle voulait que je m'extasie. Moi, naturellement, je cultivais déjà mon hypocrisie raffinée, de sorte que, devant elle, j'exprimais une admiration sans bornes pour les stalactites et une autre admiration également sans bornes pour les stalagmites. Mais en réalité ce qui m'intéressait, c'était la voie du chemin de fer, je passais des heures à la contempler. Et je n'ai pas résisté à la tentation, tout en reconnaissant humblement qu'il aurait été très méritoire d'y résister. J'ai creusé un trou entre deux traverses, pas très profond, juste pour y tenir accroupi de manière que ma tête ne dépasse pas. Je suppose que tu as compris : il s'agissait de rester bien accroupi quand l'express passait (lequel, ne s'arrêtant pas à La Godella, y passe à toute vitesse). Se sentir passer tout le train pardessus ! Quelques années plus tard, j'ai découvert le même truc dans les Karamazov, si bien que vous pourriez m'accuser de plagiat ; je t'assure qu'à douze ans je n'avais pas encore lu Dostoïevski. C'était les *Sermons funèbres* de Bossuet que ma tante me faisait avaler de gré ou de force ; et d'un autre côté ce truc de l'express est très courant, j'en ai connu tellement qui ont essayé à cet âge-là, l'âge de l'innocence ! J'en ai connu tellement… C'est si difficile de trouver un truc vraiment nouveau, quelque chose qui n'ait pas déjà été fait par des milliers et des milliers d'autres ! Je sentais tout l'express me passer dessus ; ça, tu vois, c'était une émotion ; pourtant je te dirai franchement que l'essentiel me manquait. L'essentiel de l'émotion, tu sais : la lire dans d'autres yeux. C'est là une de nos déficiences les plus sensibles, que nos émotions, pour être vraiment des émotions, aient besoin d'un complice. Je voulais y emmener Nati. Peut-être que je ne t'en ai jamais parlé. Douze ans comme moi, mais quels douze ans ! Élancée, brune, la peau lisse et une odeur de paille chaude… et ce regard agressif qui est celui de l'innocence lorsqu'elle se conjugue avec la vitalité la plus primaire. C'était la fille des fermiers de ma tante, née et élevée à La Godella, je pense qu'à cette époque elle n'en était jamais sortie. J'ai obtenu qu'elle vienne voir comment je me mettais dans le trou, comment

l'express me passait par-dessus ; maintenant, s'y mettre avec moi ? Ça l'horrifiait. « Justement, je lui disais, c'est de ça qu'il s'agit, d'être horrifié. » Si je t'en disais les délices… mais à quoi ça mène de les sentir tout seul ? Impossible ; elle ne voulait pas, elle sentait l'herbe fauchée… et de ces yeux… Aussi longtemps qu'il y aura de pareils yeux au monde, l'humanité ne se lassera pas de répéter ce qu'Adam et Ève n'ont pas manqué de faire. C'est ce que je te disais : d'honorables exceptions, des choses dignes de se répéter indéfiniment *per saecula saeculorum* jusqu'à la fin du monde. Par contre, je ne suis pas si sûr que la guerre en soit une ; la première bataille peut plaire par la nouveauté, la seconde passe encore, mais quand on en fait un certain nombre… Il y a des détails d'une vulgarité déplorable, et à force on perd patience.

– De quoi tu parles ?

– Mon ordonnance s'est vautrée alors qu'elle m'apportait un plein bouteillon de café au rhum ; j'ai besoin de tout un bouteillon de café avec beaucoup de rhum dans ces moments-là. Tout le café a coulé et le sang de cet idiot avec. C'est un pauvre garçon, originaire de La Pobla de Lillet, un de ceux qui chez eux vendent du lait de vache, qui ont une crémerie place del Pi. Il avait été blessé, tu comprends. Joli, hein ? Blessé de guerre, blessé au front en service commandé ; glorieusement, héroïquement blessé ! Après, à l'arrière, on peut le raconter à la femme de son meilleur ami (le meilleur ami est celui qui a la femme la mieux roulée), « j'ai été blessé à tel combat, j'avançais avec le drapeau… ». À l'arrière, tu peux raconter tranquillement que tu avançais avec le drapeau parce que ces grands crétins croient encore que les batailles se font comme ça ; tu pourrais même raconter que tu avançais à cheval en brandissant une épée, ils gobent tout – ou ils font semblant à condition qu'on ne les oblige pas à venir voir. Mais le pauvre Palaudàries, la balle de mauser lui avait traversé le gras de la fesse ; comment expliquer ce détail à la femme de son meilleur ami ? On aurait beau utiliser des euphémismes, par exemple « les joues pour s'asseoir », on serait toujours ridicule. Et moi, qu'est-ce que ça me fait ? Je m'en fous. Dans des situations pareilles, je préfère me barrer. Je ne supporte pas le sang, ça me

donne envie de vomir. Deux soldats lui avaient enlevé son pantalon et cherchaient à étancher l'hémorragie avec une poignée d'herbe ; il récitait le pater à voix haute et appelait sa mère. Sa mère ! Comment voulait-il qu'elle vienne, alors qu'elle vendait du lait de vache place del Pi ? Je te le répète, la balle lui avait traversé le gras de la fesse de sorte que la blessure n'avait aucune importance, mais le sang giclait d'une façon qui me donnait envie de rendre. Plutôt mille fois les momies ! Parfaitement sèches, sans même le souvenir de cette chose répulsive qu'est le sang. Les momies sont plaisantes à voir ; je te recommande une excursion au monastère d'Olivel de la Virgen…

– On dit qu'on t'a trouvé planqué dans une grotte.

– Psss !… en train de lire un roman érotique, n'est-ce pas ? Je vois que ma légende est arrivée jusqu'à toi. Tu remarqueras que n'a pas sa légende qui veut. Palaudàries, par exemple, n'aura jamais de légende quoi qu'il fasse pour y parvenir, lui transformerait-on le cul en passoire.

– Alors, le détail du livre, c'était faux ?

– Ce serait la première légende qui ne serait pas véridique. Je l'avais commencé la veille et je voulais savoir comment ça finissait. Certains romans réservent des surprises. Je te le prête, si tu veux.

– Merci. Ça ne m'intéresse pas.

– Tu ne sais pas ce que tu rates. Dans cette brigade, c'est l'Évangile ! Tout le monde connaît *Les Cornes de Roland*. En le lisant, j'ai compris beaucoup de choses ; toi aussi, tu en comprendrais quelques-unes ; après tout, peut-être comprendrais-tu quelque chose de toi-même, quelque chose qu'il t'importerait de comprendre.

– Comprendre quoi ?

Devant cette question, il est resté à me fixer de son regard de myope (par une extravagante coquetterie, il ne veut pas porter de lunettes) ; il n'a pu retenir un soupir :

– Parfois je me demande – il parlait entre ses dents – si dans ce monde vous n'êtes pas tous cinglés. Comprendre quoi ? Et qu'importe le quoi ? Quelque chose ! N'importe laquelle ! Comprendre !

– Et ça mène à quoi de comprendre ?

– On voit que… on voit que, décidément, tu n'as rien expérimenté. Et il y a tant de choses qui en valent la peine ! Par exemple, s'étendre dans l'herbe, de préférence à la canicule, à la tombée de la nuit, quand l'herbe, chauffée toute la journée, exhale ce parfum âpre comme l'aisselle d'une jeune paysanne. S'étendre face au ciel un soir du début du mois d'août, lorsque le Scorpion traîne sur l'horizon sa queue interminable – sa voix de basse vibrait avec une intonation oratoire. Le Scorpion ! C'est ma constellation préférée, soit dit entre nous : cette queue qui se redresse, pleine de venin, au-dessus de l'univers… Voilà ce qui nous manque, aux hommes, une queue comme celle du Scorpion, capable d'injecter du venin à l'univers tout entier. Ne me regarde pas avec cet air ; tu sais que j'ai raison et que la possession d'une telle queue serait une légitime satisfaction pour toute la famille. Je parle de la famille humaine. Puisque nous ne l'avons pas, il nous reste la ressource de nous étendre face au ciel et alors… Verticalement et de toutes nos forces ! Mais ça revient, ça te revient en plein dans la gueule. Newton dirait que ça arrive en vertu de la loi de gravité ; qu'il nous foute la paix avec ses idées fixes, puisqu'il ne savait pas y voir autre chose, puisqu'il ne savait pas comprendre. Comprendre, c'est ça : recevoir, sans sourciller, entre les deux yeux notre propre crachat, l'impuissant glaviot, sentir toute la rage froide de notre immense impuissance.

– Autant dire une saloperie.

– Tout est saloperie, si tu veux l'appeler comme ça : obscène et macabre. Écoute, Lluís, tu crois peut-être que tu n'es pas né comme tout le monde ? Et que tu ne finiras pas comme tout le monde, en une indescriptible dégueulasserie ? Tu es assez grand pour le savoir : l'entrée obscène, la sortie macabre. L'entrée gratis, la sortie à coups de trique. Crois-moi, ça vaut la peine de lancer un graillon bien épais et de toute sa force tant qu'il en est encore temps. S'il ne savait pas ou ne pouvait pas mieux le faire, pourquoi s'y essayait-il ?

– De qui tu parles ?

Il m'a regardé avec stupeur, comme si ma pénurie mentale le surprenait.

– Ça te regarde… tu es assez grand… Décidément, tu ne veux pas comprendre. Peut-être te trouves-tu bien dans ce monde, peut-être n'as-tu jamais eu la sensation d'y être un étranger. Peut-être vis-tu ta propre vie, toi, comme tant d'autres imbéciles ; peut-être suis-je le seul à vivre la vie de va savoir qui, une vie qui n'est pas à ma mesure, une vie qui m'est étrangère.

– Juli, ce sentiment dont tu parles, moi aussi il m'arrive de l'éprouver et je ne crois absolument pas qu'il soit quelque chose de rare, il est beaucoup plus répandu que tu ne penses. Nous ne vivons pas notre vie, c'est elle qui nous vit. Et la vie… Mieux vaut ne pas s'y casser la tête, qu'y gagnerions-nous ? La vie est si belle ! Elle est un mystère incompréhensible ? Eh bien, le mystère ajoute un attrait à la beauté ; tout le monde sait ça. Comme la tristesse. Une beauté triste et mystérieuse, est-ce que ce n'est pas fascinant ? Moi aussi j'ai mes moments de tristesse, Juli, et je m'arrange pour me les déguster tout seul.

Un silence s'est produit, qu'il a rompu de son rire fêlé :

– Je suppose que Picó t'a emmené prendre un bain à son « installation hygiénique », comme il dit. Il en est si fier. Un homme pratique, c'est indéniable. Et avec des cors remarquables sur bien des plans…

Je dois reconnaître en effet que les cors du lieutenant-capitaine de mitrailleurs avaient fortement retenu mon attention : six ou sept à chaque pied, énormes, durs.

– Pourquoi ne se les fait-il pas enlever ?

– Psss… ! Tu ne le connais pas. Cruells, une fois, a essayé. Cruells est un sous-lieutenant infirmier qui tourne dans la brigade, tu le rencontreras forcément un jour ou l'autre. Il voulait les lui enlever avec une *Gillette* neuve. « Foutez-moi le camp ! gueulait-il, j'aime encore mieux garder mes cors. » Rien à faire ; il aurait fallu le maîtriser et, tu parles, couper les cors à un homme qui gigote…

– Je le croyais courageux.

– Je ne te dis pas le contraire. Une fois, une batterie de 75 nous bombardait ; les artilleurs avaient calculé les parallaxes, les racines carrées et tout le tremblement d'une manière si exquise que les shrapnels éclataient en pleine tranchée. C'est Picó qui l'a

dit : « Une chose exquise ! » Ça n'est pas agréable, on ne dira pas le contraire. On avait alors un tout jeune sous-lieutenant, un certain Vilaró, qui venait d'arriver au front. Picó ne le perdait pas de vue : si jamais le sous-lieutenant se cassait, les soldats allaient se débander, et on voyait bien que le Vilaró devenait nerveux. Il regardait tout le temps en arrière. Picó a enlevé son dentier (il l'enlève toujours dans les grandes occasions), l'a mis dans un verre d'eau et a grimpé sur le parapet. Sans son dentier, il ressemble beaucoup à Voltaire. Il se promenait sur les sacs de terre, de long en large, avec la dégaine d'un type qui étrennerait des chaussures, à cause des cors ; il avait posé sur un sac le verre avec son dentier ; une rafale de mitrailleuse le met en pièces. Les soldats rigolaient en douce et s'envoyaient des clins d'œil en direction de Vilaró qui finit par s'en apercevoir. « Vous croyez que je ne suis pas capable de le faire ? » Il saute sur le parapet ; un shrapnel lui a emporté la tête au moment où il allait ajouter quelque chose. Peut-être n'a-t-on rien raté, peut-être aurait-il seulement dit « merde » comme tant d'autres héros. Si tu veux embêter Picó, parle-lui-en ; il le sait bien, lui, qu'il est moralement l'assassin de ce malheureux.

– Comme tu y vas ! Comment pouvait-il penser que…

– C'était prévisible. Picó est un veinard, il le sait et il en abuse ; le malheureux Vilaró portait tout le contraire écrit sur sa figure : il avait une gueule de con qui s'annonçait de loin.

– Arrête tes salades et laisse les morts en paix.

– Les morts en paix ! Ils ne demandent que ça ! Je te recommande une virée au monastère d'Olivel… Pour ce qui est du dentier, on l'a retrouvé très loin de la tranchée ; par chance, il était intact. Je t'avoue que je trouve le dentier de Picó beaucoup plus macabre que les momies du monastère. Ce grenier où tu loges est remarquable sur bien des plans ; j'aimerais y vivre. Tu as toujours de la veine, toi ; en somme, tu as toujours ce que je voudrais. J'aurais été ravi de me trouver dans une brigade anarchiste, composée d'évadés de l'asile comme tu dis ; cette brigade-ci, par contre, est d'une vulgarité totale. Ordre, hygiène et culture ! Mais toi… un grenier pareil, avec ces effluves de clapier…

Il examinait de près les caricatures sur les murs.

– Psss ! ce n'est pas mal, mais ça pourrait être mieux ; ça me désole, le peu d'imagination qu'il y a dans cette brigade. Quand tu partiras de Castel, je demanderai ce grenier.

Olivel de la Virgen, 4 juillet, dimanche
Nous sommes dans ce village qui a été désigné pour organiser le quatrième bataillon de la brigade.

Seul petit inconvénient : il fallait le prendre aux anarchistes. Et qui est-ce qui devait prendre Olivel aux anarchistes ? Sur le papier, le quatrième bataillon ; en réalité, comme les appelés n'étaient pas encore arrivés, il y avait le commandant Rosich (qui lève un peu le coude) avec sa Ford et son chauffeur, le docteur Puig, qui est médecin-lieutenant, l'infirmier, sous-lieutenant de Santé d'une vingtaine d'années qui, je suppose, s'appelle Cruells parce que Soleràs m'en avait parlé à Castel de Olivo, quatre lieutenants de fusiliers-grenadiers, dont un qui répond au nom de Gallart et qui était garçon de café dans le civil, plus une demi-douzaine de sous-lieutenants d'infanterie parmi lesquels j'ai l'honneur de me compter ; au total, « onze personnes et un chauffeur » ; la phrase est restée, elle a échappé au docteur Puig.

Nous nous sommes embarqués dans l'auto du commandant, une Ford prodigieuse ; ceux qui ne tenaient pas dedans s'accrochaient aux marchepieds ; un des sous-lieutenants était assis sur le toit, un fusil-mitrailleur entre les jambes. Sur le radiateur, on avait hissé le drapeau. De Castel à Olivel, la route n'est guère qu'un chemin de terre, toujours en direction du nord sur une douzaine de kilomètres. La Ford franchissait le lit des torrents sur deux grosses planches que nous avions emportées à cet effet et que nous n'arrêtions pas de poser puis de retirer. L'officier au fusil-mitrailleur, comme si tout cela l'amusait, chantait, riait et jurait. Il est petit, maigrichon. Tout à trac, il a crié, en me regardant :

– Eh, toi ! Qu'est-ce que tu étais ?

– C'est à moi que tu le demandes ? Je suis licencié en droit, mais je faisais autre chose.

– Qu'est-ce que ça veut dire licencié en droit ?

– Comme qui dirait avocat.

– Avocat ! Tope là, mon gars. C'est pratiquement comme moi.

– Procureur auprès des tribunaux, peut-être ?

– Non. Propagandiste sur la voie publique.

Sur ce, nous arrivions à l'entrée du village et il nous a semblé prudent de descendre de la Ford et d'avancer à l'abri des meules de paille en ordre ouvert et le pistolet à la main au cas où les anarchistes tenteraient quelque résistance. Par la suite, nous avons appris qu'ils s'étaient enfuis la veille, à la seule annonce que des troupes s'y rendraient. Par contre, nous étions attendus par tous les habitants du village, hommes, femmes et enfants, ravis de notre arrivée. Les jeunes filles nous mettaient des roses à la boutonnière de la vareuse. Il est agréable, après tout, ce rôle de héros, quand il coûte si peu. Le commandant Rosich en avait les yeux qui brillaient. Un homme d'un certain âge l'embrassa ; en fait, c'était le maire, destitué par les anarchistes. Il venait de vivre une odyssée caché dans les bois. *Ipso facto*, le commandant l'a déclaré réintégré ; applaudissements et vivats des hommes, larmes des vieilles, et encore des roses à la boutonnière. La tentation était trop forte : le commandant s'est lancé dans un discours, ce que nous craignions (c'est une de ses faiblesses).

Les vieilles s'essuyaient les yeux avec la pointe de leur tablier noir. Pendant ce temps, la marmaille, et il en sortait de tous les côtés, venait admirer de près nos galons, nos vareuses toutes neuves.

Ce village, sauf erreur de ma part, est celui dont Soleràs m'avait parlé – bien entendu en des termes mystérieux. Ma logeuse de Castel m'en avait aussi touché mot. La logeuse me parlait d'une Vierge des Douleurs ; Soleràs, de momies, d'un monastère. Je pourrai peut-être tuer quelques heures en le visitant, si réellement il existe ; notre séjour ici s'annonce tellement soporifique. C'est un village à crever d'ennui, comme tous ceux de la région ; il compte deux cent quatre-vingts édifices, maisons et étables, et cent aires avec leurs meules. L'église est en briques, de même qu'un château qui domine le bourg. Les briques ont noirci avec le temps. Les mouches nous rendent la vie impossible, surtout à l'heure du déjeuner ; il y en a beaucoup plus qu'à Castel, ce qui est tout dire.

Et il ne pouvait pas en être autrement, étant donné la quantité de fumier – *fiemo*, disent ces braves gens – qui s'accumule dans les cours.

Avant de partir de Castel, j'ai essayé de rencontrer Soleràs pour lui dire au revoir ; un soldat de l'Intendance m'a dit qu'on venait de l'affecter au Corps de Train de la brigade et que ce matin il l'avait vu monter dans la camionnette pour s'y incorporer. Il aurait bien pu me dire adieu. Bah, il ne vaut sans doute pas la peine que j'y attache tant d'importance.

Le malheur, c'est qu'il me manque ; il arrive que sa conversation m'exaspère mais elle m'intéresse toujours. Je me rappelle une des boutades qu'il m'a dite à Castel de Olivo : « En voyant les conneries qu'on fait nous, les eunuques pourraient raisonnablement se sentir supérieurs ; c'est pareil pour vous, les sceptiques. » Il m'a semblé intolérable qu'il me compare à un eunuque, et pourtant… Par contre, comme ils me fatiguent, tous ces officiers ! surtout le commandant et le médecin, qui passent leur vie de cave en cave à tâter des barriques pour les déclarer bonnes pour le service.

8 juillet

Nous ne faisons toujours rien dans l'attente de l'arrivée des recrues. Nous avons déjà constitué les cadres des futures compagnies ; c'est à la quatrième que je suis affecté, le lieutenant Gallart, l'ex-garçon de café, y faisant fonction de capitaine.

Le village ne peut pas être plus triste : encaissé, on ne le voit que quand on y est. La commune est très étendue, pour la plus grande part inculte et déserte ; de grandes olivaies justifient son nom. Le monastère, à ce qu'on m'a dit, se trouve loin, vers l'aval. Je fais de longues marches, parfois je m'assois au pied d'un olivier et j'y reste si tranquille que les corbeaux viennent se poser à quelques pas de moi comme si je n'y étais pas. Il y en a des centaines, ils me tiennent compagnie. Dans le fond, des montagnes de roche pelée marquent la limite de la commune. Il arrive qu'un nuage les couronne : le rocher et le nuage, la permanence et l'évanescence. Le nuage passe, mais qu'il est splendide en son aspect changeant à l'heure du coucher ! La roche est toujours la même. Qu'est-ce qui est la

roche et qu'est-ce qui est le nuage dans notre vie ? Lequel des deux vaut mieux ? Quelle est la part de nous autres qui doit demeurer immuable ? Est-il vraiment sûr qu'elle vaille plus que l'autre, celle qui nous fuit à chaque instant ? Ou sommes-nous intégralement des fantômes*, des nuages qui n'ont d'autre espoir que de connaître un moment glorieux, un seul moment, et disparaître ?

Tous nos instincts se révoltent contre cette idée. « Je sens et j'expérimente que je suis éternel », paroles de Spinoza. Je connais cette citation de Spinoza grâce à Soleràs ; qui, sinon lui, serait capable de s'avaler Spinoza ? Et l'immensité de notre désir, comment s'expliquer ce mystère ? Comment s'expliquer que nous éprouvions cet immense désir si nous ne savons pas de quoi nous l'éprouvons, ce que nous désirons ?

Tout a son explication, si nous savons la trouver ; par exemple, cette profusion de corbeaux qui m'intriguait tant. Errant au hasard dans la commune, je me suis trouvé soudain comme au milieu d'un cercle de montagnes lunaires. Un endroit extrêmement curieux, une sorte de cratère lunaire, vaste, profond et énigmatique. Le soleil était bas, sa lumière oblique finissait de donner à tout cela un aspect extraterrestre. Pas un arbre, pas une touffe d'herbe, rien que le minéral – et un jeu d'ombres et de lumières aussi crues qu'elles pourraient l'être dans le vide interplanétaire. C'était fascinant. Je me suis approché des bords du cratère pour en regarder le fond : un amoncellement d'os m'a éclairci le mystère. C'est le charnier, la *buitrera***, comme ils disent. Dans ces contrées, on est plus pasteur que paysan, pasteur de moutons et de chèvres. C'est là qu'on jette les bêtes mortes de maladie. Lorsqu'une mule tombe malade et que le vétérinaire ne laisse pas d'espoir, on n'attend pas qu'elle crève, elle pèserait trop. Ils la font marcher à coups de triques jusqu'à proximité de la *buitrera* et là ils lui donnent une poussée. La mule tombe en bas et, si elle a de la chance, la chute la tue ; parfois, naturellement, elle met plusieurs

---

* *Fantasma*, en catalan, signifie aussi bien « fantôme » que « fantasme ». Le lecteur mesurera par lui-même l'étendue de cette ambivalence.

** Mot castillan formé sur *buitre*, vautour.

jours pour mourir. Les corbeaux et les vautours sont chargés de maintenir la *buitrera* nette, autant dire qu'ils sont des employés efficaces : rien de plus net que ces ossements pelés, d'un blanc d'ivoire. *Ossa arida* : je ne sais quel prophète décrit un grand désert plein d'ossements. Humains, évidemment, mais qu'est-ce que ça a de plus ? Ce charnier m'impressionnait profondément ; l'aridité de ces ossements me faisait éprouver une soif indéfinie et des paroles de Soleràs me venaient à la mémoire : « Une soif immense, une goutte d'eau pour l'apaiser, là tu as tout : l'infiniment grand, l'infiniment petit. Je ne sais pas si tu as entendu parler des atomes… » « Excuse-moi, l'ai-je interrompu, de mauvaise humeur ; ne viens pas me raconter des histoires. Les atomes, c'est de la merde. »

L'aridité de ces ossements me faisait comprendre à quelle « soif immense » se référait Soleràs. « Je dois vivre, me disais-je à moi-même ; je dois me dépêcher de vivre avant que mes os ne soient jetés dans la *buitrera* sans fond qui nous attend ; je dois vivre, mais comment fait-on pour vivre ? Vivre ! Une année de guerre, une année sans savoir ce qu'est une femme ; et des années, on nous en donne si peu ! Je dois déjà avoir consommé plus du tiers de la part qui me revient… »

Un soir, je me trouvais à un carrefour particulièrement désert à cette heure, je veux dire intensément désert, le désert en personne. Il y avait un nuage et son flamboiement était à ce point silencieux qu'il en était effrayant. La beauté fait peur ; par chance, ce n'est que rarement qu'elle nous en impose. Dans un crépuscule comme celui-là – je n'en avais jamais vu d'aussi impressionnants en dehors de l'Aragon – on se sent seul devant l'univers comme un inculpé devant un tribunal sans appel. De quoi nous accuse-t-on ? D'être si petits, si insignifiants, si moches ; l'immensité nous juge et nous écrase… J'étais tellement absorbé que je ne l'ai pas entendue marcher ; je ne me suis aperçu de cette présence que lorsque la voix, grave, distante, m'a tiré de ma méditation.

– Bonsoir.

C'était une femme avec un enfant dans les bras et un autre accroché à sa jupe. Une femme en deuil, grande, bien faite ; elle

est passée sans me regarder. Une espèce d'aura de souffrance l'enveloppait tandis qu'elle s'éloignait, à contre-jour, peu à peu. Qui était-ce ? Je ne l'ai jamais vue au village. Elle avait déjà disparu à un détour du chemin lorsque j'ai pris conscience qu'elle m'avait salué en catalan. Une Catalane dans ce village ? Mystère ; je suis presque porté à croire à une hallucination.

15 juillet

Les appelés ont commencé à arriver. À présent, je m'occupe de l'instruction de ces pauvres garçons. Je reste plus longtemps au village et je commence à connaître les maisons et les gens.

Je n'ai pas encore identifié la *Dolorosa* d'Olivel, je veux dire l'apparition de l'autre jour. Une hallucination ? Tout est possible.

Comme le village est encaissé dans une cuvette, la seule chose qu'on en voit à distance est le château. On ne découvre l'étendue de l'habitat que lorsqu'on y est ; si c'est le soir, on voit devant les portes les vieilles qui prennent le frais, assises sur les bancs de pierre. Elles font penser à des pies parce qu'elles sont tout habillées de noir et qu'elles n'arrêtent pas de jacasser. Vu ainsi, brusquement, le village donne une impression de saleté et de sottise.

Le commandant nous fait donner des conférences aux recrues ; pas chaque officier à sa section, mais à l'ensemble du bataillon.

Comme local, nous utilisons la grande salle du château. Ainsi, j'ai eu l'occasion d'en voir l'intérieur : une grande bâtisse à l'abandon. La salle est énorme et le commandant y a fait installer une table sur une estrade ; il préside, assis, tandis que l'officier de service donne sa conférence debout.

Le commandant Rosich est petit et replet, d'un brun jaunâtre, avec des yeux noirs, vifs et sentimentaux. Quelqu'un de très bien, si ce n'était la « buvaille » (il dit « la mangeaille et la buvaille »). J'ai déjà donné ma première conférence : *Il faut placer les mitrailleuses en terrain plat*. Pendant que je développais mon sujet – avantages des feux croisés et rasants, etc. –, je notais que ces petits yeux s'animaient, qu'ils étincelaient comme de la braise au souffle du vent. Craie à la main, je démontrais sur un tableau improvisé les principes trigonométriques du tir courbe avec la mitrailleuse, quand

brusquement il se lève et, les yeux pleins de larmes, il me serre dans ses bras devant tous :

– De pareils calculs, c'est la gloire du bataillon !

J'avoue que je suis très loin d'avoir compris les raisons d'une telle explosion sentimentale, mais j'ai toujours eu un faible pour les sentimentaux. C'est ainsi que je commence même à transiger avec Ponsetti, le « propagandiste sur la voie publique » : tout compte fait, il était camelot. Il est toujours dans les jambes du capitaine Gallart, qui naturellement est énorme, grand et gros, rougeaud, goinfre, euphorique. Mon amour passionné de la tradition me fait ressentir un grand respect pour ce couple, le grand et gras et le petit et maigre, aussi sentimental et alcoolisé que l'autre, celui du commandant et du médecin.

J'ai découvert une grande pinède au nord du village et à faible distance. Au fort du jour, des milliers de cigales y stridulent ; les pins sont hauts et sveltes, leur tête peu fournie laisse passer le soleil qui chauffe fortement la terre. L'air est saturé d'une odeur de résine âpre et excitante. Je m'étends sur les aiguilles de pin qui font un lit doux et chaud, et je m'abandonne à toute cette tristesse qui me vient par rafales. Pauvre Soleràs, qui se croit unique, quand, mais quand ai-je vécu ma vie ?

Jeudi, 5 août

L'instruction des recrues, théorique et pratique, me prend peu de temps, si bien qu'en dehors des jours où je suis de garde j'ai toujours beaucoup d'heures libres. Ponsetti a lui aussi été incorporé à la quatrième compagnie, Gallart et lui ne bougent pas du village et concrètement de la taverne où une fille aux cheveux roux, Melitona, leur fait tourner la tête. Le commandant Rosich et le docteur Puig sont entre deux vins la plupart du temps. Les autres lieutenants et sous-lieutenants, eux non plus, ne bougent pas du village, toujours derrière les filles – celles qui le jour de notre arrivée nous fleurissaient de roses la boutonnière.

Reste Cruells, le sous-lieutenant infirmier : il se trouve qu'il est passionné par Baudelaire. Il en sait par cœur de longs passages, il évite le vin et les femmes – et les mots grossiers ; *rara*

avis ! Parfois il vient se promener avec moi. Pas très souvent, parce qu'il doit s'occuper de son travail. 400 recrues, c'est beaucoup, et quand ils n'ont pas une chose ils en ont une autre, généralement d'origine vénérienne. Il est le benjamin du bataillon (il vient juste d'avoir vingt ans) et, lorsqu'il m'accompagne à la promenade, il emporte une espèce de télescope ou plus exactement peut-être une de ces longues-vues que les capitaines de marine du siècle dernier utilisaient habituellement. Déployée, elle mesure bien cinq ou six empans. Il dit que sa tante la lui a offerte pour ses douze ans et qu'il ne s'en est pas séparé pendant tout le cours de la guerre ; repliée, elle tient peu de place, ses pièces s'emboîtant les unes dans les autres. Elle est beaucoup plus puissante que mes jumelles d'officier ; comme, lorsque nous sortons ensemble, nous prolongeons nos promenades très tard, il m'a fait regarder Jupiter avec son télescope : on distinguait parfaitement les quatre « satellites de Galilée » à côté de la planète comme quatre petits pois à côté d'une prune, trois à gauche et un à droite. Le lendemain, ce dernier avait disparu ; le surlendemain, on n'en voyait que deux. Après, on les a revus tous les quatre, cette fois deux à droite et deux à gauche. Il m'a expliqué les causes de ces apparitions et disparitions, et également tout ce qui concerne les phases de Vénus – on la voit aussi avec sa longue-vue de marine – et beaucoup d'autres choses ; il est aussi calé en astronomie que j'en suis ignorant.

Nous faisions la sieste dans cette pinède. Au fond, entre les troncs des pins, émerge le château. Ne va pas imaginer un château féodal avec des tours et des mâchicoulis : simplement une masse carrée en briques noirâtres. Le village, encaissé, est invisible de cet endroit. Brusquement, cette question m'est venue sur les lèvres :

– Et avant la guerre, qu'est-ce que tu faisais ?

À moitié endormi, il me regardait à travers ses lunettes d'écaille qui lui donnent un air de hibou judicieux et bien brave. Il semblait hésiter :

– Je vais te le dire. Mais ne le répète pas aux autres. J'étais séminariste.

– Séminariste ?

Ça ne m'était pas venu à l'idée et pourtant, à présent, ça me paraissait très clair. Pourquoi Cruells n'aurait-il pas été séminariste ? Plus exactement, pouvait-il être autre chose ?

– Et après la guerre, qu'est-ce que tu comptes faire ?

– Achever mes études.

Quelque temps après, Cruells nous a fait cette surprise. La nuit, naturellement, nous laissons une garde composée de quelques soldats sous les ordres d'un officier et qui tourne dans les rues du village. Cette nuit-là, je n'étais pas de garde, c'était le tour d'un sous-lieutenant de la 2e compagnie, et c'est de lui que je tiens tous les détails. Il devait être une heure du matin, le village dormait profondément, il n'y avait pas de lune et on n'entendait que le cri régulier d'une chouette dans le peuplier de la fontaine, et voilà que ceux de la ronde ont vu un homme du côté des aires, hors du village ; c'était un soldat et il les visait avec une arme qui, de loin, semblait être un mortier de 50. Il y a eu l'alarme de rigueur, en pensant que ça pouvait être un facho ou un anar et que derrière lui il pourrait en venir d'autres nous attaquer par surprise ; Dieu a voulu que le sous-lieutenant de garde ait assez de sérénité pour empêcher les soldats de décharger leurs mausers. C'était Cruells avec son télescope. Il avait les yeux fermés, il était profondément endormi et, dormant et les yeux clos, il marchait avec sa longue-vue en faisant le geste de viser. Plus tard, par lui nous avons su qu'il avait déjà eu, antérieurement, des attaques de somnambulisme, mais il y a des années. On a demandé au docteur Puig si cette histoire de somnambulisme était grave ; il a haussé les épaules et nous a dit que ça n'avait aucune importance et qu'on n'en sait rien, que parfois les attaques ne se répètent plus jamais de la vie, qu'elles sont généralement plus fréquentes à l'adolescence (« détrompons-nous : Cruells, à vingt ans, est encore un adolescent »), et que, « en définitive, il vaut mieux ne pas se monter la tête, étant donné que dans une brigade digne de ce nom et d'après des statistiques en qui nous pouvons avoir confiance, pour un cas de somnambulisme il y en a 463 de blennorragie ».

Les jours où Cruells doit rester à l'infirmerie, c'est-à-dire la plupart du temps, je m'en vais seul faire mon tour. À présent, je

dispose d'un cheval, ce qui convient parfaitement aux *promeneurs solitaires**. Un homme seul, à pied, a l'air d'un maniaque ; à cheval, il gagne la considération générale. Et puis, avec le cheval, ou plus précisément avec la jument, puisqu'il s'agit d'une femelle, je peux aller plus loin : par exemple, au monastère.

Il se trouve que le seigneur du château, le *carlan* comme disent les gens du pays, a été assassiné par les anarchistes. Cela n'a évidemment rien d'extraordinaire ; le contraire serait étonnant. Mais voilà, il vivait avec une femme. Si elle avait été l'épouse, ils l'auraient assassinée en même temps que lui, sans hésitation ; mais c'était un cas d'amour libre. Non seulement ils ne l'ont pas tuée, mais ils avaient pour elle un profond respect et ils la considéraient comme la maîtresse du château et des propriétés. Elle continue d'y vivre avec ses deux enfants. Les vieilles du village l'appellent avec mépris « la carlane » et elles assurent que, sitôt la guerre finie, de lointains cousins du défunt, les seuls parents légaux qu'on lui connaisse, l'expulseront du château et des terres :

– *Elle et ses deux bâtards***.

Elle mène une vie très retirée, elle évite de voir du monde. Lorsque le commandant lui a demandé la salle, elle a tout de suite accepté, mais, à l'heure de la conférence, elle s'enferme avec ses enfants.

J'ai appris qu'à l'écurie elle gardait une jument inemployée, l'animal de selle du défunt. Personne ne la monte, parce que l'équitation n'a d'adepte ni au bataillon ni au village. L'idée m'est venue de la lui demander ; elle n'en faisait rien (les anarchistes avaient inutilement essayé d'en faire un animal de labour) et moi, elle m'irait tellement bien pour mes promenades solitaires. Elle m'a reçu debout, dans la salle où nous donnons les conférences.

Vue ainsi, sans l'ambiance mystérieuse de ce coucher de soleil, c'est une femme à qui l'on donnerait trente-cinq ans, grave, distante et courtoise. Elle a une voix veloutée, de contralto, qui émet parfois un trémolo presque imperceptible. Je lui ai dit combien j'étais surpris de l'entendre parler si bien le catalan :

---

* En français dans le texte.

** En castillan dans le texte.

– Ne soyez pas surpris. J'ai vécu tant d'années à Barcelone ! J'avais quinze ans quand j'y suis allée. Avec lui et sa mère, nous ne parlions pas autrement. Sa mère était de Barcelone.

Ça m'a semblé si inattendu qu'elles s'entendent, elle et la mère du carlan, que, prudemment, j'ai dévié la conversation.

– Je sais qu'il y a un monastère sur la commune, à une quinzaine de kilomètres du village, en aval.

– Le couvent d'Olivel, de l'ordre de la Merci. La Vierge d'Olivel était très vénérée dans le pays. Beaucoup portent son nom.

– Ainsi, vous devez vous appeler Maria d'Olivel.

– Maria d'Olivel est le nom complet, tel qu'on l'écrit sur les certificats de baptême, mais couramment on dit Olivela.

Je la trouvais distante, presque absente ; par moments, elle redevenait aussi irréelle que cette fin d'après-midi où je l'avais vue à contre-jour à cette solitaire croisée des chemins. Cette femme a « quelque chose », cela saute aux yeux, une marque tragique, je dirais. D'un autre côté, pourquoi la tragédie ne la marquerait-elle pas, après ce qu'elle a vécu ? Je crois savoir qu'elle est d'un milieu modeste ; le concubinage la situe hors de sa famille et de sa classe, en même temps au-dessus et au-dessous ; ces canailles d'anarchistes ont assassiné le carlan sous ses yeux et ceux des enfants… Mais ce n'est pas ça ; cette marque tragique lui vient de l'intérieur et pas de la vie. J'essayais d'imaginer comment devait être sa solitude ; bien sûr, il lui reste les enfants, mais quelle compagnie vous sont les enfants ?

– Ma première promenade avec la *Bellota* sera pour le monastère.

– N'y allez pas – et pour la première fois elle m'a regardé droit dans les yeux. Les anarchistes ont tout saccagé, après avoir assassiné les religieux. La Vierge n'y est pas. C'est effrayant. Il y a les morts déterrés… – le trémolo de la voix devenait perceptible comme la vibration de la corde la plus grave d'un violoncelle.

Par la fenêtre, je voyais le domestique – le seul domestique qui continue de travailler pour elle – qui sellait la *Bellota* à l'entrée du château. C'est une bête fine, au pelage bai, la tête gracile et une large croupe. Elle paraissait contente de se voir hors de l'écurie.

– Les déterrés ?

– Des frères défunts retirés de leurs niches… une lubie des anarchistes. Savez-vous qu'ils ont fusillé jusqu'aux journaliers ? Quatre malheureux, les plus pauvres du village, à qui les frères donnaient un salaire par charité. Ils chaussaient des socques de bois, les malheureux, et on les a fusillés en tant que fascistes, parce qu'ils travaillaient pour les frères…

La conversation avec Soleràs me revenait à la mémoire. Alors, je n'y avais pas attaché d'importance ; on aurait dit un jet d'absurdités et d'incohérences assaisonné avec sa sauce corrosive. « Ces connards – il s'en prenait à Picó, au commandant, à la brigade tout entière –, ces connards ne savent pas apprécier les rares originalités de notre pays. Dès qu'ils arrivent dans un village, ils y rétablissent l'ordre. Quelle vulgarité ! Il nous faut nous échapper régulièrement là où les « nôtres » ne sont pas, dans les villages où règne encore l'anarchisme. Là je respire ! Il y a un monastère – et il portait à la bouche la pointe de ses doigts comme pour exalter un « boccato di cardinale » –, j'y ai passé de longs moments de pure contemplation et, crois-moi, ça en vaut la peine. Une momie surtout, à gauche, avec une tête de roublard… Au nom de quoi veut-on nous interdire de déterrer les morts, si ça nous chante ? Au nom de quoi ? Il est bien possible que ceux qui déterrent soient des imbéciles, mais ça c'est une autre histoire ; peut-être s'agit-il précisément d'arriver à être un parfait imbécile. N'y parvient pas qui veut ! L'intelligence est passée à l'histoire comme une antiquaille du XVIII^e siècle ; l'avenir appartient aux imbéciles. » « Je vois, lui ai-je dit ironiquement, tu te prépares à dominer l'avenir. » « Pourquoi pas ? D'autre part, qu'est-ce que ça a de plus de déterrer des frères de la Merci que des pharaons égyptiens ? Pourquoi ceux qui ont déterré Toutankhamon sont-ils plus respectables ? Tous ceux qui déterrent, quel que soit leur genre, cherchent la même chose : voir la tête que fait un mort qui en ait la pratique, qui soit mort depuis un certain temps – quelques douzaines d'années ou quelques millénaires. Notre époque, qui est imbécile et extraordinaire, a voulu déchirer les voiles qui couvraient la mort et la naissance, l'obscène et le macabre ; si tu ne l'as pas encore compris,

c'est que tu ne comprends rien à notre époque. » Je lui ai répondu : « Crois-tu que notre époque ait tellement d'importance que nous devions prendre la peine de la comprendre ? »

– Vous connaissez Juli Soleràs ?

Une question banale, pour dire quelque chose, comme j'aurais pu lui dire qu'il faisait une journée magnifique : comment pouvait-elle le connaître ? Mais, manifestement, avec cette femme, je dois aller de surprise en surprise, si j'en juge par celle que je voyais se peindre sur son visage :

– Oui, dit-elle après avoir hésité. Pourquoi me posez-vous la question ? C'est lui qui vous a parlé de moi ?

– Oh, non, je l'ai dit comme ça. Il m'avait parlé d'un couvent et de momies, sans plus de précision, ça m'est revenu à la mémoire. C'est un garçon plutôt bizarre ; il a une tante, figurez-vous, qui a des visions. Je suppose que vous avez entendu parler de sainte Philomène. Il est évident que ça ne vous intéresse pas. Il venait vraiment par là quand il y avait les anarchistes ?

– J'ai l'impression que les anarchistes et lui étaient bons amis. Puis-je vous demander une faveur ? Ne me parlez plus de cette personne.

Pauvre Soleràs ! Apparemment, il a le don d'inspirer l'antipathie. On ne lui pardonne pas cette conversation à bâtons rompus, pleine de paradoxes et de réticences. Les seuls à la supporter, parce qu'elle nous amuse, c'est Trini et moi. Il y a si longtemps que nous le connaissons ! Depuis le lycée. Après, quand Trini et moi nous nous sommes mis à vivre ensemble, il venait prendre le thé avec nous presque chaque après-midi ; même lorsque nous faisions notre service militaire (Trini et moi avions pris la décision de vivre ensemble avant que je sois appelé), parce que nous l'avons fait en même temps et nous étions tous les deux sous-lieutenants de réserve. Lui, il n'aurait pas dû faire son service, étant donné qu'on l'avait ajourné, à cause de sa myopie nous a-t-il dit. Il a demandé la révision du diagnostic. Dire qu'il y en a tant qui font l'impossible pour qu'on les déclare inaptes, et lui, bien au contraire, a remué ciel et terre pour être incorporé à l'armée. Après, une fois à la caserne – nous avons eu la chance d'être affectés à un régiment en garnison

à Barcelone –, ce qui l'amusait le plus c'était de faire le mur et d'aller vadrouiller, surtout s'il était de garde. À la maison, il s'asseyait toujours dans le même fauteuil ; il était pour nous comme un gros oiseau étrange et familier auquel on pardonne ses impertinences parce qu'il vous tient compagnie.

Que venait-il faire par ici, en s'exposant à être fusillé par les anarchistes ? Des agissements imbéciles ? « 1917 a marqué le commencement d'une nouvelle Ère, l'Ère des imbéciles ; bienheureux les imbéciles, parce qu'ils deviendront les maîtres du monde… » – c'était là une de ses « prophéties préférées » ; parce que, inutile de le dire, une de ses lubies, c'était de prophétiser.

La rivière traverse la commune du sud-ouest au nord-est. Elle s'est ouvert un défilé étroit et profond, aux parois quasiment verticales, qu'à partir de ce jour j'ai suivi très loin avec la *Bellota*. Après avoir irrigué les jardins d'Olivel, elle alimente les biefs de quelques vieux moulins à farine, dont l'un est encore en activité. Au cours de mes promenades à pied, ce moulin était le lieu le plus distant auquel j'étais parvenu ; il est à mi-chemin du monastère. Le meunier, un homme d'une cinquantaine d'années, y habite avec une femme – la sienne – édentée et aussi noirâtre que la farine qu'ils produisent. Ils ont cinq ou six gamins. Ils font moudre trois sacs de farine par jour, ce qui ne veut pas dire tous les jours : il arrive que la retenue tarde tout un jour à se remplir de nouveau, en fonction de l'eau qu'il y a dans la rivière, et en attendant ils n'ont qu'à se reposer. J'aime les voir moudre parce que je n'avais jamais vu fonctionner un moulin aussi ancien. Ils ouvrent l'écluse, la meule commence peu à peu à tourner ; la trémie (qu'ils appellent *lorenza*) est un grand entonnoir en bois grossièrement équarri ; le grain en tombe lentement et la meule le transforme en une farine grossière. Les femmes d'Olivel, après, en font un pain bis très savoureux ; pour le cuire, le village dispose de trois fours communaux et, les jours de cuisson, on sent de loin leur odeur chaude, une odeur de bois de pin qui brûle et de pain tout juste cuit qui ouvre l'appétit.

Le meunier profite de ses jours d'oisiveté forcée pour chasser avec un furet. Il se plaint de la rareté du gibier : seuls les

lièvres abondent, mais ils lui répugnent depuis qu'il en a découvert un qui mangeait de la charogne. Pour ce qui est des loutres, qui l'intéressent pour la valeur de leur peau, le furet n'ose pas les attaquer, alors qu'il attaque même les renards : il les surprend endormis dans leur terrier, il leur saute sur l'échine et d'un coup de dents leur ouvre la veine du cou. C'est un mâle d'une extraordinaire agilité, avec des incisives comme des aiguilles à coudre ; il doit le porter enfermé dans sa cage et le manier avec beaucoup de précautions car à la moindre négligence il lui sectionnerait les doigts. L'homme me parlait aussi du monastère, d'une grande forêt de pins et de sabines qui commence sur la rive gauche peu avant d'y arriver et qui, à l'en croire, s'étend sur des lieues et des lieues vers le nord, dans une direction où l'on ne rencontre aucun autre village jusqu'à une grande distance. À travers cette forêt ont pu s'échapper quelques frères, pas plus de deux ou trois. La rivière, après avoir traversé les terres du couvent, va mourir dans un lac – ou plus exactement un grand palud, appelé la Cambronera, où l'hiver on peut chasser des canards et d'autres oiseaux migrateurs.

Je profitais de la retenue du moulin pour nager, à la grande admiration du meunier, de la meunière et de leur progéniture : jamais ils n'avaient entendu dire qu'une personne pût plonger – comme les canards. Ils en ont de domestiques : des petits canards au plumage blanc, au bec et aux pattes jaunes, qui lorsque je me jette la tête la première dans l'eau mènent un grand vacarme. Après avoir nagé une demi-heure environ, je m'étendais dans l'herbe pour prendre le soleil. Il m'arrivait de voir passer les vautours. Ils doivent venir de très loin, de ces montagnes pelées du sud – les sierras d'Alcubierre – ou, qui sait ? d'autres beaucoup plus éloignées, plus enfoncées en direction du sud, à peine visibles avec mes jumelles dans la brume bleuâtre. Avec le télescope de Cruells, on arrive à distinguer qu'elles sont couvertes d'épaisses forêts. Quant aux vautours, plus d'une fois j'en avais vu un couple à une hauteur fantastique (je pouvais la calculer grâce à la règle graduée des jumelles prismatiques et en estimant connue l'envergure de ces bêtes : deux mètres et demi pour la femelle adulte,

qui est plus grande que le mâle) ; je les avais vus traverser tout le firmament visible d'un horizon à l'autre sans imprimer à leurs ailes le plus léger mouvement. La seule explication que j'y trouve, c'est qu'ils se laissent porter par un courant d'air des hauteurs, imperceptible au ras du sol. D'autres fois ils décrivent des cercles concentriques autour du soleil, comme de gigantesques phalènes attirées par cette flamme immobile. Ce n'est pas autour du soleil qu'ils volent, naturellement ; que leur importe le soleil ? C'est autour des *buitreres*, chaque village a la sienne.

Le long de la rivière, les chemins sont bons pour faire du cheval. La *Bellota* aime galoper sur une terre souple et sableuse. La route du monastère se confond par endroits avec le lit même de la rivière ; les pattes de la jument soulèvent une poussière de très fines gouttelettes où se forme l'arc-en-ciel. Quand le soir tombe et que la brise se lève, dans le feuillage des peupliers et entre les jasmins et les chèvrefeuilles sauvages on entend piailler toutes sortes d'oiseaux, des merles, des chardonnerets, des loriots, que sais-je encore. Au loin, au fond des bois, le coucou chante les heures.

Le jour de ma première promenade à cheval, je suis arrivé au monastère trempé comme une soupe. La *Bellota* se fait aimer ; ses grands yeux humides ont de la tendresse et du mystère, sa queue et sa crinière, lustrées et noires, traînent presque par terre, personne ne se soucie de la tondre. Mais, bien qu'elle soit docile de nature, elle est nerveuse et capricieuse. Tout avait marché parfaitement tant qu'il s'agissait de galoper sur un terrain sableux : après tous ces mois d'écurie, elle est ravie de galoper. Là où le chemin se confond avec le lit de la rivière, au moment où je m'y attendais le moins, elle s'est agenouillée pour s'ébrouer dans l'eau fraîche, me laissant comme tu peux comprendre.

C'est à peine si les meuniers m'ont prêté attention, ils n'avaient de regards que pour la monture.

– Jasus ! Mais c'est-i point la *Bellota** ? disait la meunière en se signant.

---

* Le meunier et la meunière s'exprimeront toujours dans un espagnol très patoisant.

– Vous la connaissez ?

– Comme si je l'avais mise au monde. La jument de feu le carlan, qu'il repose en paix ! Tout Olivel la connaît.

C'est pour cette raison qu'ils m'ont parlé d'elle ; jusqu'alors, ils ne m'en avaient jamais rien dit. De la jument, nous avons glissé vers sa maîtresse ; au début, il semblait que la meunière n'osait pas me dire librement tout ce qu'elle en pensait, mais à ses réticences et à ses insinuations je devinais très clairement ce qu'elle en pensait, et elle en savait long. Poussé par la curiosité, je l'ai travaillée pour qu'elle se défoule en confiance :

– La sacrée voulpe, grommelait-elle entre ses gencives édentées, l'aurait ben dû rester à Barcelone avec celles de son espèce, qu'en par ici point n'avons besoin de voulpes.

– Que faisait-elle à Barcelone ?

– Tiens, domestique. Elle servait la vieille carlane, à c'te heure l'était vivante. L'est allée chez eux toute jeunette, l'avait pas plus de quinze ans.

Employée de maison : voilà pourquoi elle s'entendait avec la mère du carlan. Une explication aussi simple, l'idée ne m'en était pas encore venue.

– Avant d'aller à Barcelone, elle était comme les autres filles du pays ?

– Vous parlez ! seule et triste comme une chouette. Pour moi, l'était pas comme nous autres, qu'on est toutes filles de notre père. Si qu'elle est devenue tant damoiselle, y aurait ben quelque greffe, Dieu sait de qui. Si qu'on greffe un albergier, i donne des pêches grosses comme ça.

– Tais-toi, femme, a dit le meunier – à ce qu'il me semble, il n'arrive pas à partager la haine de son épouse pour la carlane. C'est des petits secrets que Dieu seul il connaît. En partant que j'te pars du village, Olivela, c'tait quasiment une morveuse. C'est quoi, quinze ans ? L'épervier, ç'a été le *siñorico*, qu'il repose en paix maintenant qu'il est défunt, qui a joui d'elle aux dépens de sa décence.

– Sa décence, la pauvrette ! s'est-elle écriée en contrefaisant la compassion. L'a jamais su c'que c'est ? Par décence, on se marie,

nous autres ; par honneur, on se marie, pas pour avoir un homme. Mais elle, avec ses sales manigances, elle s'a fourré dans l'château, les chouettes ça va toujours dans les vieux châteaux. La voulpe, elle s'a vue dame par ses manigances, sans avoir à travailler à la moisson ni à la vendange, ni remuer l'feumier ni ren. Une vie de dame, lieutenant, une vie de grande dame : l'matin donner sa baquée à la truie et l'maïs aux gélines et l'soir faire un p'tit tour dans l'jardin et avant d'se mettre au lit un bain d'eau chaude avec un savon qui sent bon comme une grande cochonne.

– Tais-toi, femme, tais-toi ! l'a interrompue une nouvelle fois son mari, parce que le lieutenant don Luisico lui aussi aime se baigner. Tu vas l'embêter d'i dire ces horreurs, crédieu.

La conversation m'intéressait de plus en plus, mais pas par son côté pittoresque (le pittoresque est inséparable de la saleté), si bien que je l'asticotais pour en savoir plus et, comme on dit, je lui fourrais les doigts dans la bouche pour la faire parler.

– Quand est-elle revenue de Barcelone ?

– Ben, aussitôt après la mort de la vieille carlane, que la défunte repose en paix, a-t-il expliqué, prenant les devants. Alors, personne au village i savait c'qui s'était passé.

– Ça fera dans les dix ans, a ajouté la femme. Elle venait avec son p'tit ventre tellement gros qu'ç'a été l'premier signe de son péché. L'a accouché au château. Au bout de deux ou trois ans, l'a accouché une seconde fois.

– Et le carlan vivait avec elle ?

– Ben non, monsieur, il vivait dans sa maison de Barcelone, mais c'est souvent qu'il venait.

– Notre carlan, il était avocat, précisa le meunier, il avait ses p'tites affaires à Barcelone.

– Et ses amourettes à Olivel, a-t-elle ajouté.

– Pourquoi ne l'épousait-il pas ?

– Crédieu, don Luisico ! – la meunière éclata de rire. Depuis quand qu'i se marient, les carlans et les avocats, avec les péquenaudes merdeuses ?

C'était assez jeté de boue, et j'ai fait dévier la conversation avec l'excuse que je voulais m'avancer jusqu'au monastère.

Le monastère est comme un de ces grands mas de notre pays, mi-paysans mi-seigneuriaux, et les frères s'y consacraient effectivement à l'agriculture : un bâtiment carré, au coin nord d'une petite vallée plantée de vignes et d'oliviers et entourée d'une ceinture de collines désertes. L'une d'elles est le Calvaire : elle se distingue des autres par la double rangée de cyprès qui s'enroule jusqu'au sommet. La vallée est calme, recueillie, comme refermée sur elle-même, dans son parfum de thym. Du village au monastère, la *Bellota* met d'une demi-heure à trois quarts d'heure au galop ; depuis, j'ai fait souvent ce voyage.

Maintenant, je vais te dire ce qu'on voit à l'intérieur. Le grand porche d'entrée, qui fait face à une esplanade, mène directement à l'église ; elle est haute et spacieuse, un millier de personnes y tiendraient debout. Le premier jour, j'en ai franchi le seuil avec une certaine appréhension : quelque chose pesait dans ce silence. La matinée était chaude et sèche ; j'avais laissé la jument attachée à un ormeau solitaire qui se trouve sur l'esplanade. J'entre. La première sensation est de fraîcheur, très agréable. J'étais ébloui par le soleil brutal de juillet en Aragon qui m'avait cravaché les yeux pendant la galopade. Dans cette pénombre fraîche comme celle d'une cave, on ne distinguait pratiquement rien. Peu à peu, la rétine s'y adaptait, commençait à entrevoir des restes d'autels baroques noircis par le feu, des tas de livres étalés en désordre, quelques candélabres brisés et jetés par terre, des fleurs artificielles, un encensoir dans un coin, dans un autre un lutrin. Tout au fond, c'est-à-dire au pied du maître-autel, des formes que j'aurais prises pour des religieux, n'eût été leur immobilité.

Ce sont des momies tirées des niches que l'on voit, ouvertes et vides, derrière l'autel. Telles qu'elles sont disposées, elles forment une scène étrange. Deux au pied de l'autel, dans l'attitude d'un couple qui se marie ; l'une est flanquée d'un voile blanc et d'une couronne de fleurs artificielles. Pour ne pas tomber, elles prennent appui l'une sur l'autre. Une troisième momie s'adosse directement à l'autel, face à elles, comme si c'était le curé qui les marie.

Les autres, quatorze en tout, s'appuient contre le mur et représentent les invités au mariage. Une des momies a perdu l'équilibre

et gît par terre. Une autre a une expression de coquinerie si inattendue qu'elle vous glace.

Ça doit être les momies des frères du monastère et elles semblent anciennes. Elles conservent des lambeaux de l'habit adhérant à la peau. Elles sont parfaitement sèches, comme du parchemin, grâce à la sécheresse de l'air et aux conditions des niches (dans l'épaisseur d'un mur de pierre et à une bonne hauteur). Comme elles paraissaient étranges, si immobiles, si sèches ! Je n'avais plus peur. Comment aurais-je eu peur alors que derrière moi je sentais le grand portail ouvert à deux battants et, au-delà, toute la gloire étincelante du soleil de la canicule à midi ?

Pas question de peur, mais une très vive étrangeté : ces objets étaient simplement incompréhensibles. Une momie nous dépasse. Impossible d'imaginer qu'un jour nous serons ça : un objet. Un objet qu'on peut porter çà et là, rigide et vide ; vide de quoi ? D'âme, diras-tu ; mais ça, qu'est-ce que c'est ?

Cela doit bien être quelque chose quand sa fuite entraîne un changement si extraordinaire. Qu'ai-je de commun avec une momie ? Matériellement tout, et cependant rien.

Et cette idée de les disposer comme à un mariage ? L'obscène et le macabre : la momie du marié porte un cierge (peut-être le cierge pascal) planté entre les jambes de façon grotesque… J'aimerais connaître un déterreur de momies et le faire chanter ; peut-être n'en tirerais-je rien, eux-mêmes doivent ignorer les symbolismes qui les font agir. Et nous, que savons-nous de nos instincts ? La reproduction de l'espèce… qui a-t-elle jamais intéressé ? Qui donc y pense au moment même où nous travaillons pour elle ? Bah, personne ne s'en souvient ; pourtant c'est elle qui nous fait agir. Le sexe et la mort, l'obscène et le macabre, deux abîmes qui nous soulèvent le cœur ; et c'est comme si le macabre m'avait tendu une embuscade dans ce village : la *buitrera* d'un côté, le monastère de l'autre. Devant ces momies si sèches me revenait à la bouche cette soif indéfinie que j'avais éprouvée à la *buitrera*.

Vivre, vivre une bonne fois pour toutes, d'un trait, avant d'aller finir dans l'immobilité totale !